

L'aventure de Saint de Jean de Chépy à Tullins : de la maison forte du XIIIe au centre d'art contemporain...



Photo 1 : vue générale du château.

Introduction :

Journaliste au *Dauphiné Libéré*, j'ai découvert Saint-Jean-de-Chépy à l'occasion d'un reportage, à la fin de la première décennie des années 2000.

Pensez donc ! On y organisait un symposium de sculpture dans un domaine privé, à Tullins. Je m'y rendais donc, sceptique autant qu'un rien goguenard, avant de succomber à la magie des lieux.

Un symposium de sculpture s'y tenait effectivement, avec des artistes parfois de renommée internationale, à l'ombre d'une maison forte du XIIIe siècle, dont l'apparence actuelle remonte au tout début du XVIIe siècle.

L'apparence actuelle et un trésor ancien, dénommée la *voûte céleste*, une fresque datant de 1609-1615 et immédiatement classée monument historique lors de sa mise au jour en... 1977, seulement.

Tout heureux de ma découverte, je regagnais la rédaction du *Dauphiné Libéré*, certain de « *tenir mon sujet* » – comme l'on dit dans ma corporation.

Ce que je n'avais pas compris, c'est que c'était en réalité le sujet qui allait me tenir, puisque, l'heure de la retraite ayant sonné, j'ai rejoint en 2017 l'association ArtChépy, qui gère l'animation culturelle de ce domaine et dont je suis devenu le président en 2021 – j'entame mon second mandat de deux ans.

C'est donc l'histoire de ce double *ailleurs*, géographique et temporel, que je me propose d'évoquer maintenant.

On est en effet à Tullins, mais on pourrait se croire dans le Val de Loire ; nous sommes confrontés à des œuvres du XXI^e siècle, qui dialoguent assez harmonieusement avec des pierres du XIII^e et une fresque classée du XVII^e.

Il règne en effet ici un esprit des lieux qui fleure bon le patrimoine, l'amour de l'art contemporain et la défense de l'environnement.

Un patrimoine qui est également industriel, puisque cette propriété a abrité au XIX^e siècle un atelier d'effilochage de laine employant plusieurs dizaines de personnes, l'atelier Souget, dont il ne reste que des ruines, mais qu'une œuvre de Rodrigue Glombard prolonge depuis 2014 et le septième Symposium de sculpture de Saint Jean de Chépy.



Photo 2 : vue générale des ruines de l'atelier.

1. Les origines.

Tout commence donc au XIIIe siècle avec la résidence d'été, qui sert de rendez-vous de chasse, des seigneurs de Tullins et de Saint-Quentin.

Les travaux d'Ulysse Chevalier (Notice analytique sur la cartulaire d'Aimon de Chissé, 1869) mentionnent en 1270 le nom de Guillaume de Lans « *qui tiendrait sa maison de l'évêque de Grenoble* » et serait sans doute vassal du seigneur de Tullins.

La liste des propriétaires successifs a pu être établie à partir de 1435 par Laurent Rocala dans le cadre de sa maîtrise d'histoire et d'archéologie. Et elle montre que cette maison forte est restée dans la même famille Bressieu de Cordoue jusqu'en 1827.

C'est Maurice Bressieu (né en 1546 ou en 1547, mort en 1617) qui lui donnera l'aspect qu'on lui connaît aujourd'hui. Et qui marquera le lieu de son empreinte.

1.A Maurice Bressieu, des aptitudes et un destin hors du commun.

De la biographie que lui a consacrée Salomon de Merez, l'époux de sa petite-nièce, on sait que Maurice naquit en fait Moysè à Saint-Jean-de-Chépy, ses parents, Pierre Bressieu, avocat consistorial au Parlement du Dauphiné, et Claude Paviot ayant embrassé la foi réformée.

Ils quittèrent d'ailleurs Saint-Jean-de-Chépy pour Genève, où Moysè grandit un temps avec deux frères et quatre sœurs.

Veuve, Claude Paviot revint s'établir en Dauphiné et abjura. Maurice étudia grec et latin à Grenoble jusqu'à quinze ans, et voulut parfaire ses connaissances à Paris, où il se rendit à pied, avec « *cinquante escus et une chaîne d'or de mesme valeur* » en poche. Sa mère ne peut lui donner plus.

Cinq ans plus tard, il professe l'éloquence grecque et latine, ce qui lui procure une certaine aisance. Sera-ce ce qui lui permettra de devenir l'ami de Pierre de Ronsard et de Jacques-Antoine de Thou ?

Mais il apprend surtout les mathématiques auprès d'un certain Pierre de La Ramée, qui fondera la chaire de mathématiques au collège royal. Au point de lui succéder en 1575, élu par trente voix sur trente-trois.

Comme le veut le règlement, il sera réélu trois fois à cette fonction. Mais il avait « *intention de la quitter, tant il estimoit difficile de se voir exposé si souvent au hazard d'une dispute et à la discrétion des juges.* »

Felice Peretti élu pape sous le nom de Sixte V, Henri III lui envoya le duc de Luxembourg en ambassadeur et Maurice Bressieu en « *orateur de l'obédience* ». Il sut visiblement séduire autant que convaincre le souverain pontife, qui le fit intendant de la bibliothèque vaticane.

Salomon de Merez va jusqu'à affirmer qu'à plusieurs reprises Sixte V avait manifesté publiquement son intention de créer Maurice Bressieu cardinal, plusieurs cardinaux affirmant même avoir vu le nom de ce dernier dans diverses listes.

Paradoxalement, les guerres de religion en France, l'obligeant à s'éloigner de Rome, lui permirent d'obtenir la chaire de philosophie de Pérouse.

Le retour de la paix permit à Maurice Bressieu de revenir au Croisil, mais Henri IV renvoya le duc de Luxembourg et Maurice Bressieu auprès de Clément VIII, l'un des successeurs de Sixte V.

Clément VIII demanda à Maurice Bressieu de prononcer la harangue de saint Bonnaventure qu'il voulait « *aggréger au rang des docteurs de l'Eglise.* » Il fut prié par le grand duc de Toscane de faire de même à l'occasion de son mariage.

En 1602, Maurice Bressieu revient en France, où il verra une dernière fois sa mère, alors âgée de 80 ans.

Puis il redeviendra « *orateur de l'obédience* » sous Paul V.

Je laisse ici la parole à Salomon de Merez : « *Sur la fin de mars 1609, le sieur Bressieu prit congé du pape, vint en Dauphiné, tassa les fondements d'une maison au lieu de la paternelle et estant allé à Paris, le roy l'embrassa avec tendresse, se plaignit à luy de ce qu'il luy avoit jamais demandé récompense et qu'il en avoit fait à plusieurs qui ne méritoient rien d'approchant, et qu'il vouloit que la première chose qui viendroit à vacquer, digne de luy, qu'il l'en fit souvenir, que rien ne luy seroit refusé.* »

Et Salomon de Merez ajoute : « *Estant donc de retour de Bretagne, environ la fin d'avril 1610, en intantion de se prévaloir des bontés de Sa Majesté, ses espérances se trouvèrent toutes ensevelies par le funeste parricide arrivé en la personne de Sa Majesté.* »

Henri IV venait d'être assassiné...

Maurice Bressieu aurait-il pu être créé cardinal ? Accéder à d'autres fonctions ? Nous ne le saurons jamais...

« *S'estant donc retiré à Saint Jean de Chépie pour poursuivre son bastiment* », il retournera une dernière fois à Rome en 1613 « *pour ramasser quelques facultés qu'il y avoit laissé* » et « *il choisit le seigneur des Isles, gentilhomme breton, pour son héritier, le génie duquel estoit conforme à son esprit, lequel il avoit eslevé comme son enfant, lui ayant esté donné par ses parans, l'ayant*

accompagné durant quinze ans, en ses deux derniers voyages à Rome et ailleurs, auquel il donna avec ses biens sa nièce en mariage, étant déceddé le 15 juin 1617, avec des grands sentimans d'un bon chrestien et un raisonnement solide jusqu'à l'agonie. »

Et de conclure : « *Son corps fut inhumé dans l'église de Saint Jean de Chépie, ruynée par les hostilités des huguenots, laquelle a été réédifiée par le sieur des Isles. » De cette église, il ne reste rien aujourd'hui...*



Photo 3 : la Voûte céleste.

1.B Une fresque, la Voûte céleste, en guise de testament ?

C'est bien le château, comme on l'appelle aujourd'hui, que Maurice Bressieu fit construire à partir de 1609, que nous voyons aujourd'hui à Saint-Jean-de-Chépy, lieu-dit – sans église ! – de la commune de Tullins-Fures, plus communément appelée Tullins.

Mais Maurice Bressieu n'en a pas voulu que l'architecture. Il l'a également fait doter d'une fresque, située dans la tour sud du bâtiment, dénommée « *la voûte céleste* » depuis sa mise au jour en 1977.

Immédiatement classée monument historique, ainsi que la tour qui l'abrite – les façades et les toitures sont inscrites à l'inventaire supplémentaire –, elle a fait l'objet en 1988 d'une première restauration. Et alimenté bien des spéculations, voire bien des fantasmes quant à ses possibles interprétations.

Ici, le pluriel reste de mise, et le débat demeure ouvert.

Nous sommes en effet en présence des signes du zodiaque, des constellations d'étoiles – sur un mode géocentrique... – et d'une mythologie gréco-romaine. Avec un trou dans le mur au niveau du fléau de la constellation de la Balance, qui laisse passer les rayons du soleil deux fois par an, aux équinoxes. Pour éclairer quoi ?



Photo 4 : le trou au niveau du fléau de la constellation de la Balance.

De nombreuses questions restent sans réponse. Pourquoi les dieux sont-ils représentés nus – et avec des fessiers très... féminins –, pourquoi regardent-ils dans la même direction ? Pourquoi les couronnes et la balance sont-elles renversées ?

Sans oublier la première d'entre elles : qui est l'auteur de cette œuvre singulière, polymorphe et syncrétique ? Un, des artiste(s) ramené(s) de Rome ?

Deux éléments extérieurs à cette pièce, située à mi-hauteur de la tour, sont venus alimenter les spéculations.

En premier lieu, la pièce située juste au-dessus de celle qui abrite la fresque est dotée de sept fenêtres et d'une charpente travaillée en forme de cercle enserrant une croix dans un carré.



Photo 5 : la pièce aux sept fenêtres avec sa charpente.

Ensuite, au même niveau que la fresque, juste avant l'entrée dans la pièce qui l'abrite, une poutre propose le dessin d'un laboureur, voire d'une laboureuse, dans lequel beaucoup ont vu l'allégorie du travail sur soi.



Photo 6 : le dessin du laboureur, de la laboureuse.

Maurice Bressieu s'adonnait-il à l'alchimie ? D'aucuns aimeraient visiblement bien le penser...

Quarante-six ans après sa mise au jour, cette fresque a autant besoin d'une restauration – le souffle de ses nombreux visiteurs ne se révèle pas du meilleur effet pour sa conservation... – que d'une étude entreprise par des historiens de l'art.

C'est la raison pour laquelle l'association ArtChépy, créée en 2007 pour porter le symposium de sculpture, qui fera l'objet de la troisième partie de ma communication, est devenue l'an dernier l'association ChépyTerra de façon à associer à la création contemporaine la valorisation, l'étude et la préservation du patrimoine, ainsi que la défense de l'environnement chère à Philippe Martinenghi, qui préside l'entreprise d'événementiel également abritée par le domaine.

On notera au passage qu'au rez-de-chaussée, le tablier d'une cheminée s'orne d'un globe surmonté d'une croix couronnée de plusieurs étoiles. Les Chartreux pourraient également être passés par ici...



Photo 7 : la cheminée du bureau de l'accueil.

Enfin, une orangerie est venue compléter le flanc Est au XVIIIe siècle, qui sert désormais chaque été de réfectoire aux pensionnaires du symposium de sculpture, et qui a été baptisée Espace François-Calvat en hommage à l'artiste compagnon de route de l'association ArtChépy et récemment disparu à l'âge de 95 ans.



Photo 8 : l'orangerie.

En attendant, au milieu d'une propriété de dix hectares, cette bâtisse – faut-il parler de maison forte ou de château ? – ne manque ni d'histoire – avec ou sans s... – ni de charmes.

Elle a même une âme, que la vie allait à nouveau pouvoir faire vibrer...

2. L'industrialisation

Si la propriété reste dans la même famille jusqu'en 1827, le XIXe siècle sera, ici comme ailleurs, celui de l'industrialisation.

Et ici peut-être plus qu'ailleurs, puisque les eaux de la Fure, qui prend sa source dans le lac de Paladru à Charavines pour se jeter dans l'Isère à Tullins, offriront la force dont celle-ci a besoin.

On notera que les propriétaires de l'époque – Me Souget à partir de 1865 – surent joindre l'utile à l'agréable, la force motrice de la Fure pouvant également alimenter une retenue d'agrément.



Photo 9 : la retenue d'agrément.

Dans l'introduction de son ouvrage *La Fure, une vallée singulière Cinq siècles d'industrie* (La Pensée sauvage, 1999), Jean-François Parent évoque d'emblée une « *industrialisation précoce* » (p. 14).

Et sur la carte des industries de la Fure en 1896-1897 (p. 24), l'atelier d'effilochage Souget constitue la plus en aval de ces 56 implantations. Il est érigé à l'entrée de la propriété, juste en face du château-maison forte.

Et Jean-François Parent d'expliquer (p. 135) : « *L'effilochage de laine Souget est installé dans le parc de la maison forte de Saint Jean de Chépy, en aval immédiat de celle-ci. Avant même de desservir l'usine, un des canaux alimente une petite turbine située dans un bâtiment accolé à la maison forte et qui lui procure l'éclairage électrique. L'usine elle-même profite non seulement des canaux qui longent le parc mais aussi du bassin d'agrément creusé dans celui-ci ; l'effilochage est un petit bâtiment bas, dont les machines sont mues par une turbine de vingt-cinq chevaux. Avec l'effilochage Vitet précédent, ces deux entreprises emploient, à la fin de ce siècle [NDLR, le XIXe siècle], 80 personnes dont une soixantaine de femmes.* »

Cet atelier fermera ses portes en 1941.

Afin de perpétuer cette mémoire industrielle en luttant contre le réchauffement climatique, cette turbine vient d'être remise en fonction par la société Buxia Energies, qui œuvre dans le Pays voironnais afin de contribuer à la transition énergétique.



Photo 10 : la turbine.

3. La période contemporaine et le nouvel élan de l'an 2000

Mais le domaine de Saint Jean de Chépy allait connaître un nouvel essor au tournant du siècle comme du millénaire.

Arrivé à la soixantaine, Henri Martinenghi, un entrepreneur atypique du Voironnais qui avait commencé à travailler à quatorze ans comme berger sur le plateau d'Emparis, et était parti deux ans en Australie où il avait rencontré son épouse, revendit l'entreprise qu'il avait fondée, MTC Voyages, avant d'avoir un véritable coup de cœur pour le domaine de Saint Jean de Chépy en 1999, qu'il découvrit... au hasard d'une petite annonce !

Et c'est la *Voûte céleste* qui déclencha l'acte d'achat, Henri Martinenghi ayant toujours acquis dessins puis œuvres d'art, bien avant de rencontrer, à partir des années 70, un premier succès économique.

Son idée ? Profiter de cet écrin pour créer d'une part une entreprise d'événementiel – mariages et séminaires d'entreprise – avec son fils Philippe, aujourd'hui président-directeur général de la société, et montrer d'autre part le travail des artistes qu'il soutenait, comme il l'explique dans sa biographie *Ma vie d'électron libre* (p.121 et suivantes), écrite par Adèle Duminy.

Acheteur compulsif, cet autodidacte présente une qualité rare – au sens premier du terme – qui consiste à avoir ce que j'appellerai « *la collection partageuse* », locution qui paraît pourtant relever plus de l'oxymore que de la simple vertu.

En d'autres termes, la découverte et le coup de cœur artistique n'ont d'intérêt à ses yeux que s'ils rencontrent le même écho chez d'autres amateurs. Et si l'art constitue un fantastique levier pour accéder à des univers d'une autre nature, sa plus-value se situe toujours beaucoup plus dans la rencontre que dans les chiffres... Ce n'est pas un placement financier, loin s'en faut !

D'origine corse par sa famille paternelle et grecque par sa famille maternelle, marié à une Australienne, cet homme parti de rien me paraît en outre correspondre assez bien à un certain archétype du Grenoblois, conscient de ses responsabilités – il sera vice-président de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Grenoble – comme du rôle social qu'il a à jouer dans la cité, notamment vis-à-vis des artistes.

Une formule restait donc à inventer, qui, plus de vingt ans après, est... toujours en cours d'invention !

Comme il sait si bien le faire, Henri Martinenghi réunit autour de lui une bande d'amis aux profils très variés. L'entrepreneur Emmanuel Paturle, le journaliste Pierre Ostian, le galeriste Jacques Blanchet, le directeur du Conservatoire national de région de Grenoble André Lodéon, le pianiste Daniel Berthet, l'inspectrice d'académie Marie-Thérèse Massard, le directeur du conservatoire de

Voiron Louis Levrangi, Isabelle Guilbert et son vieil ami Yves-Patrick Bernard forment la première génération de ce qui allait devenir les Amis du domaine Saint Jean de Chépy.

Toutes ces personnes ont en commun de ne courir ni après la notoriété ni après le temps libre. Servir – de préférence les artistes... – et partager – de nouvelles émotions spirituelles... – auraient pu constituer leur devise. Cerise – plus triviale, mais qui a néanmoins son importance... – sur ce gâteau culturel, on n'a jamais bu du mauvais vin à Saint Jean de Chépy.

Les pianistes Roger Muraro et Aline Piboule viennent y jouer le 8 février 2007 pour le premier et le 6 novembre 2017 pour la seconde, Arcabas y commente sa peinture, les expositions succèdent aux concerts et aux conférences.

Pendant plus de dix ans, les *Rencontres*, mensuelles, s'enchaînent autour d'un rite immuable composé de trois temps : d'abord le concert, ensuite la dégustation et enfin la conférence.

3.A Le virage de la sculpture et la naissance d'ArtChépy

Si ce projet s'invente au jour le jour, c'est qu'Henri Martinenghi développe une autre aptitude, qui consiste à réussir les concours... de circonstance !

En Australie, encore, sa découverte de l'art aborigène l'incite à lancer en 2006 à Saint Jean de Chépy un travail collectif au sol, le long de la maison forte, où un *Chemin de vie* permettra, sur 90 mètres, à quatorze peintres de signer une œuvre conjointe et néanmoins riche de quatorze réalisations individuelles.

Et c'est l'un des quatorze, François Millon, qui le restaurera en en créant une nouvelle version en 2021.



Photo 11 : le *Chemin de vie*.

Voyant cela, le sculpteur Raymond Jaquier propose à Henri et Philippe Martinenghi d'exposer quelques-unes de ses œuvres. Avant de leur lancer : « *Mais avec l'espace que vous avez, pourquoi n'organisez-vous pas un symposium de sculpture ?* »

La réponse d'Henri Martinenghi lui ressemble : « *D'accord ! Mais vous vous en occupez ?* »

Raymond Jaquier avait déjà organisé un symposium à La Norma, en Savoie. Et avait déjà participé à plusieurs manifestations de ce type, sur plusieurs continents – principalement en Asie.

Il put s'appuyer en outre sur la confraternité de Robert Pierrestiger qui, quoique plus âgé, accompagna la naissance de ce qui allait devenir *Le Chant des sculptures*.

Rompus à l'observation des articulations entre les mondes économique et culturel, le journaliste et producteur de magazines télévisés Pierre Ostian leur conseilla de distinguer l'entreprise d'événementiel des ambitions culturelles d'Henri Martinenghi par la création d'une association loi 1901, qui sera reconnue d'utilité publique.

ArtChépy était née et Isabelle Guilbert en sera la première présidente.

Quatorze éditions de ce symposium ont déjà accueilli des pensionnaires français, bien évidemment, mais également belge, suisse, allemande, néerlandaise, tchèque, roumaine, et aussi camerounais et chilien.

La quinzième édition se déroulera du 24 juillet au 4 août, avec une innovation sur laquelle je reviendrai.

Car Henri Martinenghi a vraiment souhaité qu'une deuxième génération prenne le relais des fondateurs, son fils Philippe à la tête de l'entreprise et... votre serviteur à la présidence de l'association ArtChépy.

Mais procédons par ordre, car Isabelle Guilbert, puis Pierre Ostian et enfin Jeanine Besson ne ménagèrent pas leurs efforts à la tête de cette association ArtChépy.

Le symposium de 2008 fut donc celui du *land art*, avec Raymond Jaquier, Bernard Roudet, Jean Rosset et Joël Thépault.

Soucieuse de s'ouvrir à la création contemporaine et d'essayer d'en présenter toutes les esthétiques – et tous les matériaux –, la résidence suivante ouvrit ses portes au centre d'art Spacejunk avec Nicolas Thomas, NiKoDem et Vinz, qu'accompagnèrent Hervé Frumy, Raymond Jaquier, Jean-Michel Moraud et le facétieux Philippe Ongena.

On retrouve Raymond Jaquier et Jean-Michel Moraud à l'édition suivante, qui s'ouvre à Marc Averly et à Philippe Paumier.

L'édition 2012 sera qualifiée d' « *année de la démesure* » par ses propres organisateurs, qui accueillirent non seulement Robert Pierrestiger, François Weil et Vincent Gontier, mais aussi Jiri Kovanic et Barthélémy Togo, qui n'était peut-être pas encore la vedette de l'art contemporain qu'on connaît aujourd'hui.

Mais qui laissa trois œuvres, dont la plus politique *Une bouteille à la mer* illustre le pillage des ressources naturelles du continent africain.



Photo 12 : *Une bouteille à la mer* de Barthélémy Togo.

Sans oublier les étudiants de l'Udimec (Union des industries et métiers de la métallurgie de l'Isère), qui signèrent deux réalisations attestant la dimension formatrice de cette résidence.

Son principe premier était déjà solidement installé : donner du travail à des artistes en leur faisant rencontrer un public nouveau.

Pour le dire autrement – et plus prosaïquement... –, les artistes invités sont rémunérés, logés et nourris pour créer, en deux fois cinq jours et en public, une œuvre dont ils resteront propriétaires.

La seule contrepartie qui leur est demandée est de la laisser au moins trois ans en dépôt au domaine Saint Jean de Chépy. Jusqu'à présent, aucun d'entre eux n'est venu retirer son œuvre, ce qui serait d'ailleurs impossible pour deux d'entre eux.

Vincent Gontier, qui vit et travaille à Voiron, eut en effet l'idée d'habiller un if de chutes d'acier, après l'avoir préalablement doté d'une structure lui permettant de continuer à se développer.



Photo 13 : L'œuvre de Vincent Gontier.

De la même façon – et nous l'avons vu dans le préambule de cette communication –, Rodrigue Glombard, qui fera partie du septième symposium de 2014, s'attachera à prolonger, pour les rendre visible en les sublimant, les ruines de l'atelier d'effilochage précédemment évoquées.



Photo 14 : l'œuvre de Rodrigue Glombard.

Dans tout bon symposium de sculpture, c'est l'intelligence du lieu qui prime !

3.B Une reconnaissance... laborieuse, mais populaire

Car le principe premier de ce symposium de sculpture, pour se révéler tout à fait accompli, s'entend également, pour ne pas dire surtout, dans l'expérimentation par les artistes de territoires – dimensions, matériaux... – dont ils ne sont pas forcément familiers.

Philippe Paumier reviendra en 2013, en compagnie cette fois-ci de Jean-Patrice Rozand et des étudiants de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Lyon (ENSBA) grâce à Guy Issanjou, un de leurs professeurs.

Etudiants de l'ENSBA que Rodrigue Glombard retrouvera l'année suivante avec Anca Musat et François Germain, le fondateur du Centre d'art alternatif *La Théorie des espaces courbes* (TEC) à Voiron.

Généreuse, à l'image de son fondateur, cette entreprise présente – il faut bien le reconnaître... – les défauts de ses qualités, en ce sens qu'elle se révèle pour le moins atypique.

L'association ArtChépy bénéficie du foncier de la famille Martinenghi et de la logistique de l'entreprise, dont elle est pourtant indépendante. Et *Le Chant des sculptures*, qui est en train de se développer, est ouvert au public... lorsque le domaine n'est pas privatisé par un client de l'entreprise !

Il faudra toute la souplesse d'esprit d'Eliane Giraud, à l'époque présidente du Parc naturel régional de Chartreuse – et future sénatrice... –, pour convaincre Jean-Marc Vernier, le conseiller culture de Jean-Jack Queyranne, le président de la Région Rhône-Alpes et ancien ministre, *qu'il se passe quelque chose à Tullins*. Et Jean-Jack Queyranne, qui a soutenu en 1975 une thèse de doctorat d'Etat en science politique sur les maisons de la culture, fera de la Région Rhône-Alpes le premier gros partenaire institutionnel d'ArtChépy.

Au jeu des alternances et des sensibilités – pas que politiques... – des élus comme des techniciens, c'est aujourd'hui le Département de l'Isère qui a pris le relais. La commune de Tullins a toujours été là, modestement, à la différence du Pays voironnais.

Mais Dieu que ce modèle atypique est difficile à vendre...

Si ce modèle hybride s'est révélé *difficile à vendre*, le public l'acceptera d'emblée, peut-être même plus vite qu'aux yeux de ses propres responsables qui mettront un certain temps à réaliser que ledit public – quelque 2000 personnes lors d'une Journée portes ouvertes du 1^{er} mai... – l'avait très vite labellisé *lieu de sculpture*.

En conséquence, si les *Rencontres* continuent, elles se sont espacées au fil du temps, se recentrant, pour respecter sa vocation musicale initiale, *sur Les Allées chantent*, la tournée de concerts dans les lieux remarquables mise en place par Aida, acronyme d'*Arts en Isère Dauphiné Alpes*, l'établissement public qui organise le festival Berlioz, qui dépend du Département de l'Isère et que Christine Julien avait su faire entrer en contact avec ArtChépy, il y a quelques années.

Et elles se sont spécialisées dans la sculpture contemporaine, l'exposition *La Sculpture dans tous ses états*, proposant des petits et moyens formats des pensionnaires et anciens pensionnaires du Symposium, permettant depuis l'année dernière au public de mieux saisir de quels univers proviennent les œuvres vernies – en présence bien évidemment des artistes.

Entre-temps, pour la dixième édition, Jean-Paul Falcioni, Christophe Gonnet – une pure homonymie... – et Georges Meurdra illustreront à l'envi le désir d'éclectisme des fondateurs, qu'a rejoint le photographe Jean-Luc Aufradet, autre pilier et vice-président de l'association, plus connu sous son nom d'artiste, Agne.

La onzième édition s'efforcera de montrer – et de démontrer... – en 2018, au milieu d'un été caniculaire, que la sculpture n'est pas... qu'une affaire d'hommes, avec Chantal Atelin, Sophie Coroller et Janine Kortz-Waintrop.



Photos 15 : l'œuvre de Chantal Atelin.



Photos 16 : l'œuvre de Sophie Coroller.



Photos 17 : l'œuvre de Janine Kortz-Waintrop.

Dans un autre registre d'*intelligence des lieux*, Jérôme Bayet prolongera l'année suivante la *Voûte céleste* en créant avec *La mue d'Ophiucus*, le treizième signe du zodiaque, pendant qu'Isabelle Valfort ouvrira symboliquement la porte d'un nouvel espace, de l'autre moitié du domaine sur lequel la nouvelle équipe a bâti une partie de son projet décennal *Ré si do*.

Et que Bernard Didelle s'efforcera, avec son *Hommage à Stendhal*, de doter *Le Chant des sculptures* d'un accent plus géométrique avec lequel j'ai souhaité structurer un peu, autant que faire se peut, cet éclectisme généreux...

C'est ainsi que la treizième édition fera la part belle en 2021 à l'art concret et à l'art construit avec Juan Carlos Alvares Florez, Bernard Blaise et Sébastien Zanello.

4. D'ArtChépy à ChépyTerra

Mais le domaine Saint Jean de Chépy n'a pas eu à traverser que la crise sanitaire puisque... quelque 200 arbres n'auront survécu ni aux bourrasques ni à la chalarose, la maladie des frênes en Europe.

Philippe Martinenghi ayant lancé *Bleue comme demain* et installé des ruchers, la *voûte céleste* commençant à donner quelques signes d'altération, il fut donc décidé en 2022 de transformer l'association ArtChépy en association ChépyTerra en adjoignant l'étude et la valorisation du patrimoine ainsi que la défense de l'environnement à l'animation culturelle du domaine Saint Jean de Chépy, but initial de cette association.

Concrètement, ChépyTerra se révélait plus à même d'accueillir la première réalisation du projet décennal *Ré si do*, mentionné précédemment.

L'association ayant été créée avec André Lodéon et Louis Levrangi, des professeurs de musique, et cultivant toujours l'ambition d'accueillir des concerts et l'eau se révélant omniprésente tant géographiquement – canal de dérivation de la Fure, nappe phréatique (très...) proche... – que dans l'histoire de la statuaire, une première œuvre monumentale fut commandée en 2022 à François Weil et à Vincent Gontier, deux anciens pensionnaires du symposium.



Photo 18 : la *piste d'atterrissage*.

Réalisée à *quatre mains* – une autre expérimentation... –, elle sera installée cet été, parallèlement au XV^e Symposium de sculpture, dans la seconde partie du domaine.

Seuls les cinq premiers hectares du domaine – qui en compte dix – ont jusque là été investis par *Le Chant des sculptures*, riche aujourd’hui de plus de soixante-dix œuvres monumentales.

En faisant appel à deux anciens pensionnaires du symposium, ChépyTerra entendait aussi donner un nouveau souffle à sa politique de dépôt, qui offre une nouvelle visibilité aux artistes.

Et renforcer ce faisant la notion même de *communauté d’artistes* qui s’est constituée au fil des symposiums, comme un (très...) modeste écho à ce qui fut entrepris il y a un siècle à Sablons, à l’autre bout du département, par les peintres Albert Gleizes et Juliette Roche avec Moly-Sabata.

C’est une autre caractéristique de cette entreprise : rester sans prétention, mais avec une ambition...



Photo 19 : les deux œuvres d’Yves Guérin devant l’orangerie.

Si Yves Guérin avait confié plusieurs œuvres au domaine il y a plusieurs années, Georges Meurdra, pensionnaire du Xe Symposium en 2017 au cours duquel il créa *Dream Time*, décida, pendant la crise sanitaire, de confier *Up Saône River*, réalisée en 1987.



Photo 20 : *Dream Time* en blanc

Cette sculpture avait été installée à Romans-sur-Isère, mais une opération d'urbanisme nécessitait son déplacement.



Photo 21 : *Up Saône River* et Georges marchant devant.

Enfin – et ce n’est anecdotique pour ChépyTerra ! –, Georges Meurdra décida de profiter de la traditionnelle semaine d’entretien des œuvres qu’organise chaque printemps l’association pour habiller, quelques années plus tard, *Dream Time* de noir.



Photo 22 : *Dream Time* en noir

Car l’expérimentation proposée aux artistes tant dans les dimensions que dans les matériaux s’agrémentent également de la volonté de faire en sorte que la sculpture reste une langue vivante. Et qu’un artiste puisse reprendre son œuvre pour la faire évoluer...

C’est aussi ce qu’a fait l’été dernier Raymond Jaquier, le fondateur du symposium, en transformant son *Carousel* en *Carousel Casimir*...

L’arrivée de Véronique Girod-Roux, professeure en école de commerce et musicienne amateur de bon niveau – elle se produit en concert –, a permis la création d’un Cercle des ambassadeurs qui devrait déboucher, à terme, sur l’alimentation d’un fonds de dotation.

Si la Région, le Département et la commune soutiennent l’association, les subventions ne sont pas plus extensibles que l’argent public est magique. Et ChépyTerra doit trouver les moyens de financer ses ambitions.

Car ce qui va sans dire allant mieux en le disant, s’il n’est pas collectionneur comme son père, Philippe Martinenghi, ancien reporter-photographe au *Dauphiné*

Libéré, entend bien poursuivre dans la même voie de soutien aux artistes – avec un œil peut-être même plus affûté que celui de son père...

Si plusieurs domaines – souvent viticoles – se sont dotés d'un parc de sculpture en Provence Alpes Côte d'Azur et surtout en Occitanie, l'aventure contemporaine de Saint Jean de Chépy reste assez unique en Auvergne Rhône-Alpes.

Et c'est pour mettre en commun les bonnes idées comme les bonnes pratiques qu'un rapprochement a été initié l'an dernier avec ArtLabCity, association qui organise, depuis Nîmes, des expositions de sculpture monumentale dans l'espace public à Agde, Sérignan, Montagnac ou encore Arles. Cette association a été fondée par Michel Vienne, un architecte et professeur d'architecture belge passionné de sculpture, qui considère l'espace public comme un laboratoire.

ChépyTerra et ArtLabCity ne font pas du tout la même chose, mais elles s'efforcent de le faire dans le même esprit, avec les mêmes valeurs, et parfois avec les mêmes artistes...

De la maison forte du XIII^e siècle à ce centre de sculpture contemporaine en perpétuel devenir, en passant par la voûte céleste du XVII^e, des femmes et des hommes s'efforcent d'animer, chacun à son niveau, ce havre d'une création artistique qu'ils espèrent un tant soit peu spirituelle.

Sans prétention, mais avec une ambition.

Et sans boire du mauvais vin...

Avant de vous remercier pour votre attention, je voudrais remercier ici :

- Henri et Philippe Martinenghi pour leur très amicale confiance ;
- Jean-Luc Agne pour ses photographies ;
- Pauline Gonnet pour leur mise en forme ;
- Christine Julien pour sa relecture ;
- les équipes du domaine Saint Jean de Chépy pour leur bienveillante disponibilité et leur constante implication ;
- Jean Serroy, Bernard Pouyet et Jean Guibal pour m'avoir permis de m'exprimer ici.

Crédit photos : Agne